



Oeuvre de Soutien
aux églises de France
et aux prêtres

VIE DE LA BIENHEUREUSE MADAME ACARIE

Par M. Philippe Bonnichon

Bienheureuse Marie de l'Incarnation (Madame Acarie)
1565-1618 - Fêtée le 18 avril



Bienheureuse Marie de l'Incarnation
© Carmel de Pontoise

« C'est une chose très incommode
que d'avoir femme si vertueuse et
de si bon conseil. »

Monsieur Acarie

I. LE DESERT RELIGIEUX DE LA FRANCE VERS 1600	2
II. L'HOTEL ACARIE : INFLUENCE ET RAYONNEMENT D'UN CERCLE « DEVOT »	3
III. LE CARMEL DE SAINTE THERESE EST INTRODUIT EN FRANCE	6
IV. FECONDITE SPIRITUELLE	8
V. UNE VOCATION ACCOMPLIE	10
VI. NOTES	14

I. Le désert religieux de la France vers 1600

Après le Concile de Trente (1545-1563), la réforme de l'Église catholique est bien engagée en Espagne (St Ignace de Loyola, Ste Thérèse d'Avila), en Italie (St Pie V, St Philippe Néri, St Charles Borromée).

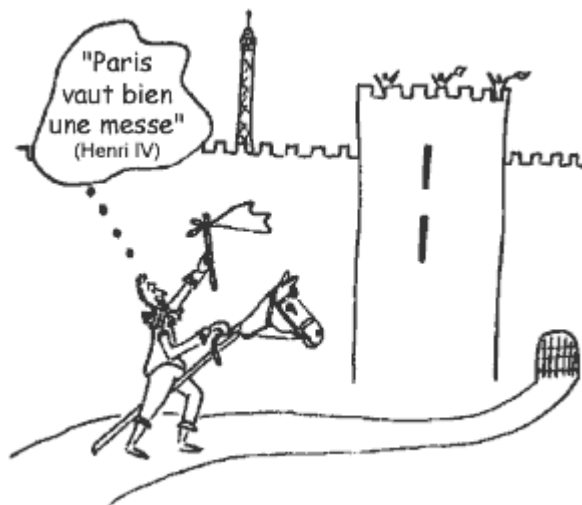
Dans la France, où trente ans de guerres de religion ont sévi, vers 1600 tout reste à faire, à refaire.

Certes, des repères visibles de chrétienté subsistent : dans le pouvoir et la politique (le roi est « très chrétien »), dans la société civile (le culte est public et les actes de l'Église encadrent la société catholique), dans le paysage même des villes et des campagnes où se dressent églises, couvents, sanctuaires, calvaires.

De nos jours, ces repères subsistent aussi et, souvent, restaurés pour des motifs culturels ; mais ils sont vidés de leur sens, pour la plupart de nos contemporains ; tout est à faire.

En ce temps-là, tout ou presque est à refaire : que de ruines matérielles, morales, spirituelles ! Nombre d'églises sont ravagées, incendiées par les guerres, détruites. La foi des protestants ne s'accommode pas des intermédiaires entre Dieu et l'homme ; elle leur a fait supprimer, comme vestige d'idolâtrie, statues, images, reliques. La foi du peuple catholique n'a plus où prendre appui ; la catéchèse n'est pas faite ; le clergé qui n'est pas formé dans des séminaires, est majoritairement ignorant et tellement immergé dans un monde où faire carrière, qu'il ne s'en distingue pas : le contre-témoignage est flagrant. L'argent de l'Église, qui appartient à Dieu et aux pauvres, pour le culte, l'enseignement, l'assistance et les soins, est trop souvent recherché pour la sécurité matérielle qu'il procure à des clercs qui ne respectent pas les canons ecclésiastiques, et pour les facilités qu'il offre au pouvoir.

La correction des abus, auxquels a remédié le Concile, n'est pas faite en France : en vertu des « libertés de l'Église gallicane », les canons décrétés à Trente ne sont pas reçus comme loi obligeant les sujets du roi. On voit encore nommés des enfants de 14 ans (il ne sont bien sûr pas consacrés), comme Henri de Lorraine, à l'archevêché de Reims, ou des petites filles de 10 ans, comme Angélique Arnauld à l'abbaye de Port-Royal. Les dates de naissance sont falsifiées, pour tourner les canons, comme le sera sans doute celle d'Armand de Richelieu pour obtenir, avant l'âge requis, son évêché de Luçon. Les parents étaient d'honnêtes chrétiens, mais la course aux bénéfices est un « fait de société », comme on dit aujourd'hui, où l'on en diagnostique bien d'autres.



La réforme du Clergé reste à faire en France - en 1600 - et d'abord la conversion sincère des personnes à leur « état », comme on disait, aux devoirs de leur charge.

Sans vérité pour guide, la charité peut égarer les âmes ; sans charité, la vérité peut devenir prétexte à mutiler ou tuer les corps. C'est ce qui advient, durant les guerres de religion.

Les camps s'entretuent, sincèrement en plus, au nom de Dieu. Toute guerre d'ailleurs, se couvre des couleurs d'une sacralité collective. Mais le Dieu vivant, quand on s'en sert, même sous prétexte de le servir, est trahi pour être ravalé au rang de prétexte ou moyen d'une politique.

Après une génération de guerres civiles et religieuses, la France est lasse mais les esprits restent à pacifier. Beaucoup, devant les excès des factions, sont devenus sceptiques, « *car si en l'un il y avait bien des larrons, il n'y avait pas faute de brigands de l'autre* », écrit Pierre de l'Estoile, un bourgeois de Paris qui appartient au même milieu que Madame Acarie.

Paris en 1600 est une ville où bouillonnent encore des passions politiques mal éteintes. Paris a été « ligueur » et reste foncièrement anti-protestant : le culte réformé est banni à Charenton (trop près pour les Parisiens) et les tombes protestantes des cimetières seront profanées par le peuple, jusque sous le règne de Louis XIII.

Paris, quadrillé par son clergé et par l'organisation secrète et militaire de ses quartiers, s'est refusé à Henri IV jusqu'à l'abjuration définitive du roi et son sacre en 1594.

D'autant plus originale est l'expérience qui se joue dans l'hôtel d'un robin parisien, point tant fervent catholique qu'ancien ligueur, esprit extrémiste et brouillon, du coup brouillé avec le pouvoir royal d'un Henri IV qui refuse les factions et, régnant sur la France, veut le faire pour tous les Français.

II. L'hôtel Acarie : influence et rayonnement d'un cercle « dévot »

« Elle exerçait une sorte de lieutenance générale sur le Tout-Paris dévot de son temps. »

Abbé Brémond

Barbe Avrillot naît en 1566, dans un milieu de haute bourgeoisie parisienne, de magistrats et financiers qui forment la « noblesse de robe » : elle fournit au Roi des « officiers » qui jugent, administrent en son nom, manient les deniers de l'État.

Pierre de Bérulle est son cousin ; il est issu d'une famille ancienne, qui sert le Roi dans les offices ; sa mère est une Séguier, la propre tante de Pierre Séguier, qui sera Chancelier de France, le 2e personnage de l'État.

Élevée au couvent, la jeune fille aurait souhaité être religieuse. Mais son père, magistrat qui embrasse le parti de la Ligue, la marie en 1582 à Pierre Acarie, de la Chambre des Comptes, autre ligueur : il fait partie des « Seize », sorte de gouvernement insurrectionnel de Paris contre Henri IV.

La Ligue regroupe les « ultra » - catholiques, appuyés par l'Espagne et dressés contre le pouvoir royal : on accuse Henri III de temporiser, Henri IV d'être hérétique. Les deux souverains meurent assassinés par des fanatiques.

Quand Henri IV établit son pouvoir et abjure définitivement le protestantisme (c'était la 3e fois...), pour être sacré en 1593, Pierre Acarie est exilé. Sa femme, pendant les guerres, a recueilli les blessés, visité les pauvres. Elle lit des ouvrages de dévotion, notamment les mystiques de Rhénanie et de Flandre. Elle doit maintenant, tout en continuant sa vie d'oraison, rétablir avec l'esprit pratique dont elle est douée, la situation des siens : elle a six enfants. Elle réintègre en 1599 l'hôtel familial de la rue des Juifs, à Paris et finit par obtenir, grâce à ses appuis à la Cour, l'amnistie pour son mari.

En 1598, d'ailleurs, la paix est faite. Paix avec les protestants par l'Édit de Nantes : c'est un fait unique dans l'Europe du XVII^{ème} siècle, les sujets d'un roi ont le droit de n'être pas de la religion du prince, en attendant qu'un jour tous puissent honorer le même Dieu par un même culte, précise le texte. Paix aussi, à Vervins, avec l'Espagne : cette puissance avait compté démembrer la France lors des troubles civils ; aussi, les « bons Français », catholiques et protestants regroupés derrière Henri IV n'aiment-ils pas ce qui vient d'Espagne. Les « dévots », qui regardent vers cette grande puissance catholique pour restaurer la religion, se heurtent en France à bien des préventions, réciproques d'ailleurs : pour un Espagnol « moyen » les Français ne sont que Luthériens (même s'ils sont calvinistes !), hérétiques et possédés, tandis que pour un Français moyen, les Espagnols sont des Marranes, juifs ou musulmans mal convertis, faux chrétiens hypocrites qui se servent de la religion ; poids de l'idéologie... En somme, si la paix est faite, elle n'est ni sûre ni affermie.

Dans la société règne un humanisme d'équilibre et de raison, fondé sur une morale de l'utile et de la rétribution : elle met l'homme au centre de toutes choses et le place vis-à-vis de Dieu dans une relation de « marchand à marchand » (1). Un monde apparemment hermétique au surnaturel ou organisé contre ses surprises, ses incursions : aussi l'expérience d'une femme et son retentissement vont poser la question de la présence de Dieu à une société qui s'accommodait de l'avoir relégué.

Une révolution spirituelle est en gestation, révolution « copernicienne », selon les termes de Bérulle : au lieu que l'homme - notre terre - soit au centre de l'univers et que Dieu - le soleil -, relégué au Ciel, gravite autour, c'est la terre qui tourne autour du soleil ; l'homme ne vit et ne se comprend lui-même que s'il se décentre en Dieu : « *ce n'est plus moi qui vis, mais Jésus-Christ qui vit en moi* », dit saint Paul. L'influence de Madame Acarie est essentielle pour établir ce fondement de la théologie et de la spiritualité qui va passer dans la pratique de la France du XVII^{ème} siècle.

Chez Madame Acarie, en effet, comme au parloir des Chartreux de Vauvert (dans les actuels jardins du Luxembourg) ou à celui des Capucins de la rue Saint Honoré, se rencontrent tous ceux qui se soucient de réaliser en France la réforme catholique, la conversion du Clergé et des fidèles. Autour de directeurs de conscience renommés, ce sont des gens influents dans la société et il le faut pour que les réformes puissent avancer.



On y trouve des religieux, le chartreux

Dom Beaucousin, Benoît de Canfeld qui écrit un traité de mystique, les Capucins Ange de Joyeuse, fils d'un maréchal et frère d'un Cardinal, Archange de Pembroke, d'origine anglaise comme Canfeld (2), Joseph du Tremblay, future éminence grise de Richelieu.

On y trouve des docteurs en Sorbonne, théologiens comme André Duval et Gallement, curé d'Aumale en Normandie ; des clercs séculiers comme Bérulle qui, plus jeune de 10 ans que sa cousine, est déjà un directeur de conscience réputé ; comme François de Sales que Bérulle introduit auprès de sa cousine, dans l'année 1602 où le prélat, coadjuteur de Genève-Annecy, reste à Paris pour régler des affaires pendantes entre la Savoie et la France.

On y trouve des magistrats comme les Séguier, les Marillac : l'un sera Garde des Sceaux, l'autre maréchal de France ; de grandes dames influentes à la Cour, Mesdames de Sainte-Beuve, de Bréauté, la princesse de Longueville, de la branche d'Orléans descendant du Bâtard Dunois, compagnon de Jeanne d'Arc.

Le Père Jésuite Coton, confesseur du Roi, fréquente l'hôtel et Gallement y introduit un prêtre normand, d'une famille de marchands espagnols établis à Rouen, Jean de Quintanadoine de Brétigny : depuis 20 ans, il cherche à faire essaimer, en France notamment, le Carmel réformé de Sainte Thérèse. Il a traduit en français les œuvres de la réformatrice. Madame Acarie se les fait lire. Sa vie d'oraison, qu'elle partageait avec sa femme de chambre (3), va évoluer : on passe d'une mystique « abstraite » à un ancrage en la personne de Jésus-Christ, qui est au centre de la spiritualité de Sainte Thérèse d'Avila.

Madame Acarie connaissait des « états » mystiques ; c'est son inquiétude : quels esprits sont à l'œuvre, viennent-ils vraiment de Dieu ? Lors d'extases, elle est frappée d'immobilité, d'insensibilité au chaud, au froid, pendant des heures ; elle a des visions, voire des lévitations ; elle reçoit des stigmates invisibles. Sa famille, ses amis sont inquiets : des saignées sont ordonnées... On en parle dans Paris, compte tenu de sa position sociale. Certes, il y a d'autres exemples, ailleurs, à l'époque, comme Marie de Valence. Mais ici, il s'agit d'une personne en vue. Ces « états » qui accompagnent l'oraison d'une maîtresse de maison pleine de réalisme et de bon sens, conduisent-ils à Dieu ou à des curiosités qui en éloignent ? Dom Beaucousin rassure sa pénitente. En fait, les « dévots » (4) qui se réunissent à l'hôtel Acarie sont moins préoccupés de discuter sur les « états » de la maîtresse de céans que de prendre des moyens pratiques pour réformer la religion et la société, restaurer un clergé zélé, une spiritualité et des pratiques catholiques authentiques.

En 1601, Madame Acarie a la vision d'une religieuse, qu'elle ne connaît pas encore : c'est Thérèse d'Avila qui lui dit que Dieu l'a choisie pour établir en France ses Carmélites. Beaucousin, Bérulle, Brétigny, Gallement, consultés estiment que la vision vient de Dieu. Mais tous reconnaissent la chose comme irréalisable : la Cour est hostile à l'implantation de nouveaux ordres. Le contentieux franco-espagnol est trop lourd pour qu'un nouvel ordre, en plus, vienne d'Espagne. D'ailleurs, le Général des Carmes y est opposé.

Pourtant, le projet se réalise dans les trois ans et, avec l'introduction du Carmel réformé en France, la réforme du Clergé va suivre.

L'action féconde prend sa source dans l'oraison et la contemplation. Les deux sœurs, Marthe et Marie ne peuvent être séparées, mais rien ne germe que grâce à cette « meilleure part » que Marie a su prendre.

III. Le Carmel de Sainte Thérèse est introduit en France

« Ces âmes ont coûté à avoir. »

Pierre de Bérulle

« De Burgos, le 5 septembre 1604, Pierre de Bérulle à Madame Acarie, à Paris

Mademoiselle,

Nous avons heureusement avancé les premières 60 lieues de notre voyage (5) et espérons dans 6 ou 7 jours mettre le pied en France... Cette affaire a eu d'étranges contradictions et difficultés et il a fallu jusqu'à la fin une extrême détermination, tous moyens humains faillants (= faisant défaut). Et à la fin, il a plu à Dieu de faire descendre de tout le Général (des Carmes) et les supérieurs de l'ordre, qui ont fait des résistances extraordinaires et les obliger de nous donner celles (= les religieuses) que nous avons demandées.

La première est Anne de Jésus, que tout l'ordre et toute l'Espagne tient pour un des plus grands sujets de ce pays, que la Mère Thérèse mena à Salamanque, en la fondation de son monastère... Et après sa mort (celle de Ste Thérèse), l'ordre l'a faite fondatrice à Madrid qui est le Paris de l'Espagne.

L'autre (Anne de St Barthélemy) est la fidèle compagne de la Sainte Mère. Cette âme est douée d'une douceur et humilité non pareille... Sa vertu et, j'ose dire, sa sainteté est très particulière et sa lumière grande et fort assurée ».

Le prêtre français, Pierre de Bérulle, agit en cette affaire comme mandaté par sa cousine, Madame Acarie, à qui il rend compte de ses démarches et de son action, depuis février, dans sa correspondance. Quatre autres carmélites accompagnent en France les deux ici citées : Béatrice de la Conception et Isabelle des Anges, toutes deux du couvent de Salamanque, Isabelle de Saint Paul, flamande d'origine (6), et Eléonore de Saint Bernard, de haute naissance (7) mais, de ce fait, instruite, parlant et écrivant le français : en effet, lors des fondations, l'obstacle de la langue sera réel, quoique mineur dans la pratique, le Saint-Esprit aidant (8).

Comment cette transplantation en France de Carmélites espagnoles, paraissant impossible en 1601, est-elle sur le point de réussir, trois ans plus tard ? Bérulle nous le dit : par l'action de Dieu, « *tous moyens humains faillants* ».

Et pourtant, il a fallu que les hommes - et d'abord Madame Acarie - fassent preuve d'une volonté qu'aucun obstacle ne décourage, de trésors de fermeté et de diplomatie, d'une patience à toute épreuve, d'une confiance absolue en Dieu.

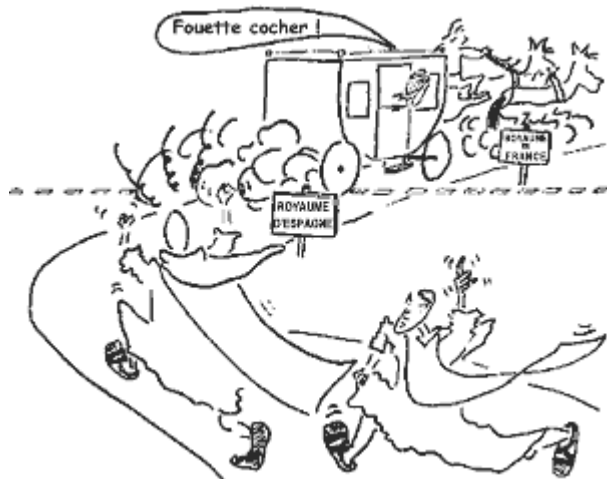
Dans sa vie, Madame Acarie agit toujours de même : une fois certaine, dans la prière, de la volonté de Dieu, elle a confiance qu'elle se réalisera ; si les hommes ou les circonstances paraissent contraires, elle obéit ; elle sait que Dieu l'éprouve, mais ne perd pas la foi et reprend son projet dès que cela redevient possible. Elle ne se laisse pas détourner de son but, elle a exercé seulement sa patience et mûri les desseins de Dieu.

Il ne suffisait pas d'avoir décidé, en petit comité, que Dieu voulait le Carmel réformé en France et d'attendre des jours meilleurs. Une intervention décisive, en 1602, est due à Saint François de Sales :

coadjuteur de Genève, il est, cette année-là, à Paris, et fréquente l'hôtel Acarie. Intéressé au projet, il obtient du Pape, qui le connaissait et l'appréciait, un bref (une lettre) confiant le gouvernement des Carmélites en France, non à des religieux Carmes (9), mais à trois séculiers, MM. Duval, Gallement et de Bérulle. Henri IV de son côté, grâce aux interventions à sa cour et à l'estime en laquelle il tenait Madame Acarie (10), autorise par lettres patentes l'installation à Paris d'un Carmel thérésien. Ces obstacles aplanis du côté français, reste à les lever du côté espagnol et à réaliser l'essentiel : construire et peupler un Carmel à Paris.

Brétigny qui voit enfin près de se réaliser un projet qui l'animait depuis si longtemps, part pour l'Espagne, avec quelques compagnons et compagnes, négocier la venue en France de religieuses ayant connu Sainte Thérèse.

De son côté, Madame Acarie, forme chez elle, à Paris, des jeunes filles pour être postulantes éventuelles dans le nouveau monastère. Encore faut-il, pour celui-ci, trouver un terrain et de l'argent, pour construire. Un terrain attenant à Notre-Dame-des-Champs appartient aux moines de Marmoutiers qui ne veulent pas le vendre. Heureusement, leur abbé est le Cardinal de Joyeuse, fils de la maréchale, naguère acquise au projet de Brétigny de faire venir en France des Carmélites. Il se laisse convaincre. Et les constructions commencent, sans que Madame Acarie ait, au départ, les sommes nécessaires, mais l'argent arrive, au fur et à mesure (11).



Pendant ce temps en Espagne, la négociation s'enlise, les Carmes accumulent les obstacles et lanternent Brétigny qui n'aboutit à rien. Bérulle part alors, nanti du bref pontifical dont l'autorité doit s'imposer aux religieux espagnols et à leur Général. Il négocie à la cour d'Espagne, avec Brétigny pour interprète, rencontre le roi Philippe III, va en pèlerinage, se fait apprécier pour sa théologie mystique, représente aux Carmes le désir apostolique qui était expressément celui de Sainte Thérèse, l'ardeur de ses compagnes à venir témoigner de la foi dans cette terre d'hérésie qu'est, pour elles, la France. Après le retournement du Général, qui

permet à Bérulle d'obtenir celles des religieuses qu'il souhaitait, les Carmes espagnols s'inclinent de mauvaise grâce et devant la menace de sanctions romaines.

C'est ainsi qu'en septembre, la petite troupe des Français, sur le chemin du retour, escortée par des Espagnols et des Carmes qui doivent les accompagner jusqu'à la frontière, arrive de Valladolid à Burgos, encadrant le carrosse où se trouvent « cloîtrées » les six religieuses, compagnes de Sainte Thérèse d'Avila, qui viennent essaimer en France.

Une petite semaine encore, estime Bérulle, de Burgos à Bayonne. En cette fin d'été 1604, la partie paraît gagnée. Tout faillit échouer, encore une fois, si près du port.

A Burgos, les Carmes exigent le dépôt de 2 000 écus, pour financer le retour des Mères, si elles ne devaient pas s'acclimater en France. La somme finit par être trouvée, grâce au réseau de la famille marchande, franco-espagnole, de Brétigny.

Mais cette manœuvre de retardement devait pouvoir donner le temps à une troupe à cheval d'arrêter les voyageurs avant la frontière et d'en empêcher le franchissement par les Carmélites. Aussi, le dernier épisode tient-il du roman de cape sinon d'épée. On voit Bérulle, pris d'un pressentiment, presser le départ, brûler les étapes, prendre à peine le temps de relayer, pour arriver au plus vite à

Bayonne, tandis que dans les dernières lieues, le nuage de poussière des poursuivants se rapproche. Un ultime effort des cavaliers et des chevaux enlève le précieux carrosse des religieuses qui viennent apporter en France, après les ruines des guerres de religion, la fécondité spirituelle, puisée aux sources du Carmel réformé de Sainte Thérèse d'Avila.

Le 18 octobre 1604, les six carmélites espagnoles pouvaient prendre possession de leur tout nouveau monastère parisien.

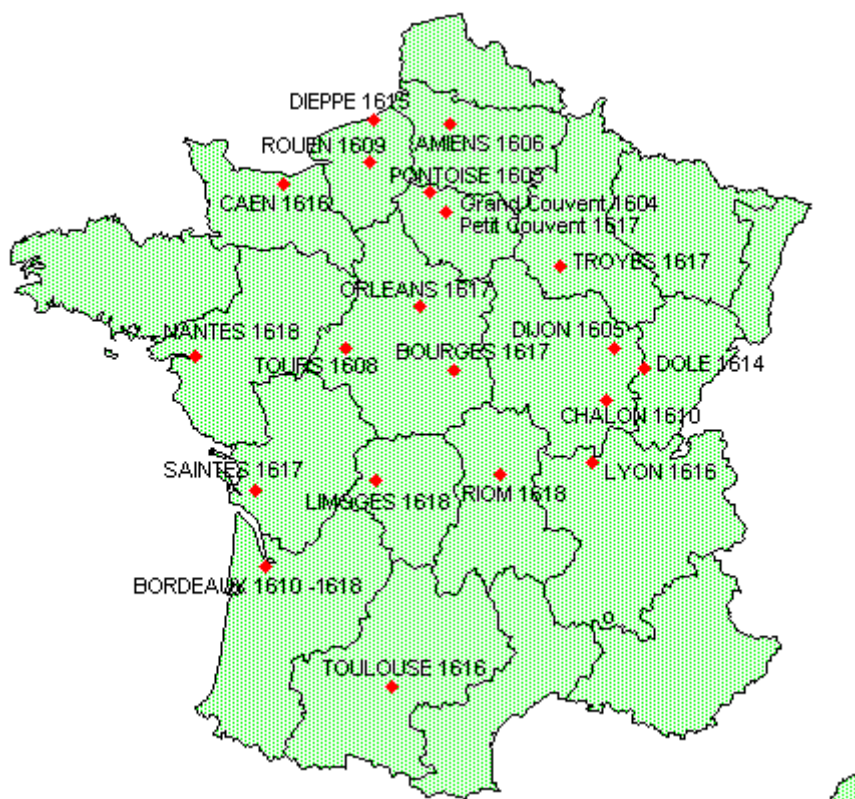
IV. Fécondité spirituelle

« Il faut s'en remettre à la Providence et bonté de Dieu qui ne veut pas que nous nous arrêtions toujours à nos sentiments ni en des moyens humains, mais que nous lui laissions quelque chose, comme l'ont pratiqué les saints. »

Bienheureuse Marie de l'Incarnation

Dès l'automne 1604, le nouveau Carmel parisien rayonne : aux jeunes femmes formées par Madame Acarie se joignent des personnes issues de la Cour. Veuve, la mère de Bérulle se retira au Carmel, comme le fera plus tard Madame Acarie elle-même, ainsi que ses filles. Au grand couvent de Paris, s'ajoutera un « petit couvent » en 1617. Les compagnes de Sainte Thérèse, transplantées en France, ne cessent d'accompagner la formation de communautés nouvelles, en France d'abord, puis en Belgique. Mère Anne de Jésus qui fonde Paris en 1604, crée le deuxième Carmel à Pontoise en 1605, puis celui de Dijon la même année, avant de finir sa vie à Bruxelles. En France, en 1606, est créé le Carmel d'Amiens, celui de Tours en 1608. Puis ce sont Rouen en 1609, Chalon en 1610, Bordeaux entre 1610 et 1618. Jusqu'en 1618, année de la mort de Madame Acarie au Carmel de Pontoise, le territoire français actuel voit éclore en outre les monastères de Dole (1614), Dieppe (1615), Caen, Lyon, Toulouse (1616), Orléans, dont une fille de Madame Acarie sera prieure, Saintes, Bourges et Troyes en 1617, Nantes, Riom et Limoges en 1618.

Plus tard encore, sont créés les Carmels de Nevers, Chartres, Narbonne, Metz, Châtillon, Chaumont, Lectoure, Aix, Marseille, Morlaix, Saint-Denis, Blois, Mâcon, Moulins, Guingamp, près d'une quarantaine, dès avant 1630.



L'essor n'ira pas sans obstacles, tensions parfois, comme toute œuvre d'Église si l'on considère sa dimension humaine. Ainsi, les Carmels de Sainte Thérèse qui essaient, selon la volonté de la réformatrice, ne conservent pas de liens de subordination avec la maison-mère ; le gouvernement de Bérulle tentera parfois d'infléchir les usages, selon ses propres vues, allant contre les Carmes, contre ses confrères Duval et Gallement, contre Madame Acarie elle-même. Mais qu'importent les obstacles venus des hommes ou de l'exercice du pouvoir ; l'arbre se juge à ses fruits et la croix est le signe de l'authenticité et de la victoire spirituelle.

Madame Acarie n'a pas limité son action à l'essor de la vie contemplative en France, grâce au Carmel : on la consulte sur la réforme de l'ordre de Fontevraud ; elle est formatrice de l'introduction en France des religieuses Ursulines, vouées à l'éducation des jeunes filles. L'essor de cet ordre est aussi rapide et prodigieux que celui de Carmel ; l'éducation de la jeunesse est étendue à toute la société et renouvelée dans la France du XVII^{ème} siècle, avec les Ursulines pour les jeunes filles, avec les Jésuites, les Doctrinaires, les Oratoriens pour les jeunes gens et plus tard avec les Frères des Écoles Chrétiennes, à l'initiative d'un chanoine « converti » de Reims, St Jean-Baptiste de la Salle.

Mais le fruit le plus immédiatement visible, peut-être, du renouveau spirituel dû au Carmel, c'est la réforme du Clergé en France. La volonté de Ste Thérèse, au XVI^{ème} siècle., comme la spiritualité de la « petite » Ste Thérèse, à l'aube du XX^{ème} siècle, toutes deux docteurs de l'Église, ont voué tout particulièrement le Carmel au soutien du Clergé et des prêtres dans leur apostolat.

On doit constater que la réforme et l'essor remarquable d'un Clergé apte et sanctifié, dans la France du XVII^{ème} siècle, « siècle des saints », suit très manifestement l'introduction du Carmel réformé dans le royaume.

Déjà, des ordres religieux comme les Capucins et les Jésuites, déjà des évêques comme François de Sales étaient à l'œuvre. Mais, pour le Clergé séculier, ignorant trop souvent et non formé, faisant la course aux « bénéfices », tout restait à faire. Aussi en 1611, sept ans après avoir ramené les premières Carmélites d'Espagne, Bérulle crée en France l'Oratoire. Son idée est de rassembler (faire une « congrégation », non un ordre religieux) des prêtres séculiers, vivant en commun et dégagés du système bénéficial pour être libres d'être mis à disposition entière des évêques. Ils les utiliseraient selon les besoins des diocèses, comme le Pape utilise les Jésuites pour l'apostolat dans l'Église universelle : pour la formation des séminaires, pour l'enseignement, pour la prédication, pour les paroisses, pour les missions en ville et dans les campagnes. Des prêtres, qui ne soient que prêtres (12), en raison de l'éminente dignité que confère le sacrement de l'ordre à celui dont la personne est spécialement conformée à celle de Jésus-Christ ; des prêtres, qui seuls ont le pouvoir de rendre Jésus-Christ réellement présent au monde, dans l'Eucharistie ; des prêtres qui soient dans le monde tout en n'étant pas du monde : en s'en séparant par l'habit, par le genre de vie, ils témoignent de la conversion qu'appelle la parole de Dieu. « *Ce n'est plus moi qui vis, mais Jésus-Christ qui vit en moi* » : l'homme ne trouve son être qu'en se décentrant de lui-même et le prêtre est « médiateur » de ce Verbe divin qui communique le salut par l'anéantissement de la Croix. Pour cette restauration théologique et spirituelle du rôle du prêtre, dans la lignée du Concile de Trente, Bérulle a beaucoup reçu du Carmel et de Madame Acarie. Dans cette originale création de congrégation, il est suivi, imité par de nombreux fondateurs et missionnaires : M. Bourdoise à Saint-Nicolas du Chardonnet, M. Olier à Saint-Sulpice, M. Vincent qui fonde les Lazaristes ou prêtres de la mission, Saint Jean Eudes et à la fin du siècle Saint Louis-Marie de Montfort, pour ne prendre que les plus célèbres.

Au total, parti d'un « désert spirituel », le XVIIème siècle rayonne largement de l'exigence des droits de Dieu pour rallier à Lui les âmes, sans négliger les corps, si l'on ne regarde que l'action caritative d'un St Vincent de Paul. Aux origines de ce mouvement, la spiritualité d'une Madame Acarie qui répétait : « *trop est avare à qui Dieu ne suffit* ». La contemplation du Christ aura bien été la source d'une nouvelle évangélisation. La société a changé depuis le XVIIème siècle; les exigences du cœur de l'homme rendent aujourd'hui encore présentes et efficaces les intuitions spirituelles de la « dévotion » de ce temps-là. Madame Acarie est comme une mère pour le clergé réformé du « siècle des saints ». Quoi de plus naturel que de mettre sous sa protection l'Oeuvre de Soutien aux Églises de France et aux Prêtres ?

V. Une vocation accomplie

Dieu nous exauce toujours, pourvu que l'on place notre volonté en la sienne. Il y faut en général l'apprentissage de toute une vie... C'est pourquoi Il nous exauce rarement dans les délais et par les moyens que prévoyait notre sens propre ; « *Comme le ciel est élevé au-dessus de la terre, ainsi mes pensées sont élevées au-dessus des vôtres* » dit le Seigneur. Aussi « l'abandon » est-il la marque de confiance vraie de notre part qui appelle de la sienne la réalisation de nos demandes : « *si vous, tout mauvais que vous êtes, savez donner de bonnes choses à vos enfants, combien plus votre Père des cieux donnera-t-il l'Esprit Saint à ceux qui le lui demandent* ».

Une fois de plus, la vie des saints est éclairante à ce sujet, motif d'encouragement pour nous qui, malgré ou à cause de notre faiblesse, sommes tous appelés à la sanctification.

Madame Acarie, dès son enfance à l'abbaye de Longchamp souhaitait être religieuse. Ses parents en disposèrent autrement : fille unique et héritière, elle dut se marier. Mère de six enfants, elle s'appliqua à les élever chrétiennement comme à ne voir que l'expression de la volonté de Dieu dans les volontés

parfois contradictoires de son mari et dans le cadre des plus petites choses de la vie courante, comme les horaires à respecter ou les visites imposées. La volonté de Dieu est à faire, ici et maintenant. Que de contrariétés pour sa vocation profonde : mystique, elle exerce, à son corps défendant, un véritable magistère dans la capitale du temps. Chacun recourt à elle, à ses charités, à ses conseils dans les besoins. Sans cesse accaparée, elle ne discontinue pas l'oraison, ce qui émerveillait ses contemporains : comment allier, en des journées harassantes et des nuits privées de sommeil, une attention soutenue aux autres et une permanente « conversation » (plus que de parler, il s'agit, selon le sens venu du latin, d'être avec) avec Dieu. Cette union se fait en ce que les spirituels et les psychologues du temps appellent, avec Saint François de Sales ou le Père Coton, « la partie supérieure » ou « éminente » de l'âme ou du « cœur » : ainsi, Madame Acarie pria en carrosse, en recevant ou en soignant - sans pour autant négliger de réserver des heures à Dieu seul, en l'église paroissiale et dans son oratoire.

On a vu son rôle, sans que jamais elle se mette en avant, dans le mouvement de réformation catholique en France et dans l'efflorescence, de son vivant, du Carmel réformé qu'elle plante à partir de 1604. Il lui restait à accomplir sa vocation profonde, à travers les détours apparents où l'avait conduite l'attention quotidienne à faire la volonté de Dieu. Trois mois après son veuvage, tous ses enfants étant élevés, ses trois filles déjà carmélites, Madame Acarie entra, à l'âge de 48 ans, au Carmel d'Amiens. Là encore, le désir de toute sa vie, celui de la prière et de la vie contemplative, l'obtention de la « *meilleure part* », celle que choisit Marie, devait être mise à l'épreuve. Car c'est la part de Marthe que Marie de l'Incarnation embrasse au couvent. Tout semblait la désigner pour être religieuse de chœur : son expérience avancée dans les voies de l'oraison et de la direction spirituelle, le rôle qu'elle avait joué dans le monde et pour le Carmel lui-même, paraissaient la désigner à conduire ses sœurs. De fait elle fut même proposée, malgré elle, pour être élue prieure. Elle refusa et préféra voir élue sa propre fille à qui elle se soumit dans l'obéissance religieuse, sujet d'étonnement dans la mentalité du temps et, peut-être, de tous les temps. Mais c'était son choix : Madame Acarie entra et voulut rester au Carmel, à Amiens d'abord où elle fit profession puis, à Pontoise où elle mourut, comme simple converse, sœur « du voile blanc ». Ce lui fut un vrai sacrifice, même si Sainte Thérèse d'Avila le lui avait révélé dans une vision. Non qu'elle eût répugnance à l'humilité de cette condition, nous allons voir qu'elle courut avec joie dans la « petite voie », familière, depuis, aux lecteurs de Sainte Thérèse de Lisieux. Mais ce fut un vrai sacrifice parce que la prière et la récitation des psaumes - en latin, bien sûr, langue qui n'était pas enseignée aux filles en ce temps-là - était pour elle la vraie joie : non seulement la respiration naturelle de l'âme, mais une forme d'union surnaturelle avec son Seigneur et dans la liturgie de l'Église. Elle y renonça - pas à la prière bien sûr, mais à la récitation des heures dans le chœur - et s'en tint à vouloir rester converse. Par humilité, certainement. Mais ses sœurs et supérieurs du Carmel n'insistèrent pas, à cause d'un inconvénient dont elle était elle-même trop consciente : les extases qui la saisissaient, en prière, et ne lui permettaient pas d'aller au rythme d'une communauté. Les premiers mots d'un Psaume ou du Pater la ravissaient, elle aurait pu y rester des heures, sans aller plus loin. Le jour de sa profession religieuse, elle ne répondit pas au prêtre et s'en expliqua ensuite quand il s'en étonna ; elle était trop ravie. Lorsque encore dans le monde, elle recevait la communion à sa paroisse, elle se frottait vigoureusement les bras en s'approchant de l'hostie, pour éviter une extase publique et gênante, quitte à passer des heures en méditation d'action de grâces. Au couvent, lorsqu'elle était ainsi ravie hors d'elle-même, à l'église, dans ses tâches quotidiennes, dans sa maladie, elle revenait immédiatement, dès que la prieure le lui commandait, au nom de l'obéissance.

Elle tenait secrets, autant qu'elle pouvait, ces phénomènes mystiques - elle fut même stigmatisée, invisiblement - propres à étonner le monde mais propres plutôt, pour elle-même, à l'humilier. Seule comptait pour elle - c'était la pierre de touche de la vérité dans l'union à Dieu – « *l'extase de la vie et de l'œuvre* », celle que réclame Saint François de Sales et qui n'a rien d'extraordinaire, visiblement.

Sa vie quotidienne fut faite de souffrances et d'union à Dieu ; d'un rayonnement remarquable aussi, au Carmel, à Pontoise. Depuis 1598 et une chute de cheval en rase campagne, sa cuisse brisée, mal raccommodée et cassée deux fois ensuite par les médecins la faisait terriblement souffrir. Infirmes, elle se déplaçait avec des « potences » pour la soutenir. Elle n'en tenait pas moins, selon que ses forces et ses supérieures le lui permettaient, à faire les plus humbles tâches des converses, cuisine, vaisselle, service. Son expérience, en matière de bâtiment et d'aménagements, de plantes médicinales et de remèdes, de conseils spirituels aussi, était au service de la communauté ; mais jamais elle ne se serait mêlée par elle-même de diriger des maçons, sans l'ordre de sa prieure. Elle était attentive à traquer en ses derniers replis l'amour-propre, qui se met en avant et lutte toujours avec l'amour de Dieu dans la mesure où il prétend substituer notre volonté à la sienne. Aussi, sa conduite personnelle était-elle inspirée par une obéissance absolue, voyant Jésus-Christ lui-même en ses supérieurs. Prête à mourir, et le souhaitant de tout son cœur, elle ira, pour obéir à la prieure, jusqu'à demander et obtenir de Dieu sa guérison. C'est Jésus dont l'Incarnation et la présence cachée au Saint-Sacrement de l'autel, Jésus dont l'imitation inspirent toute la vie spirituelle de la Bienheureuse Marie de l'Incarnation.

Cette imitation du Christ se fait, dans la faiblesse du corps, dans l'humilité et le dépouillement, jusqu'à la Croix, mais dans la joie permanente de l'espérance et de l'union à Dieu par la prière et les sacrements. La vocation de Madame Acarie, qui fit en son temps du bruit dans le monde, peut se réaliser pleinement au Carmel : c'est la « petite voie » de l'enfance spirituelle. A la différence de Thérèse de Lisieux, elle n'a quasiment pas écrit, ou tout détruit. Mais les témoignages convergent : elle s'émerveille comme un enfant devant les feuilles, les fleurs, la création. Elle se défie tant de son sens propre qu'elle avoue : *« Un enfant me ferait suspendre mon jugement en chose même que je penserais bien savoir »*. Ce n'est pas régression infantile. Elle est psychologue et fort avisée. Elle se défie du sens propre, jusque dans la prière *« Il y a quelquefois des âmes désireuses d'aller à l'oraison mais c'est plutôt pour se reposer que s'y entretenir avec Notre-Seigneur »*. Pour revenir elle-même de ses extases, il suffit qu'elle entende : *« la Mère l'a dit : c'est son Jésus-Christ en terre »*. Les tâches les plus humbles ne doivent pas rebuter : *« Il n'est rien de petit en ce qui pourrait servir à la charité »*.



Bienheureuse Marie de l'Incarnation
© Carmel de Pontoise

Sa vigilance devant les mouvements d'orgueil et d'amour-propre édifiait ses confesseurs et supérieurs. Elle nous étonne : quels grains de péché les saints, Madame Acarie, le curé d'Ars, tant d'autres, peuvent-ils bien détecter en eux-mêmes ? Le Cardinal Lustiger l'explique : *« à la différence de l'homme vertueux, le saint, plus il avance, plus il a conscience d'être pécheur et que c'est Dieu seul qui sauve et sanctifie »*.

Écoutons Madame Acarie. Pour la vertu ? *« Il suffirait que nous en eussions l'usage, sans vouloir la posséder »*. Il faut pousser jusque là le dépouillement, car, encore une fois, *« il est trop avare celui à qui Dieu ne suffit pas »*. *« Qu'aurons-nous à offrir à Dieu, si nous avons tout à souhait », « je bénirai le Seigneur en tous temps (benedicam Domino omni tempore) »*.

Contre les fautes et les scrupules : *« il me faut embrasser cela à bras ouverts. C'est providence de Dieu quand il permet que nous tombions et que l'on voit nos fautes... Je serais bien aise que ce qui était au-dedans parût au dehors : cela humilie l'âme de voir que l'on voit ses fautes »*. Et encore : *« Ah, ma Mère ! On ne peut se tromper à croire le mal que les autres voient en vous »*.

Voie d'humilité, voie d'enfance et d'amour qui s'épanouit au Carmel : nous finirons sur ce témoignage de la Mère Marie de Saint Joseph, de Pontoise :

« Elle avait grande dévotion aux années que le Fils de Dieu a été, à la terre, inconnu. Et au temps de la Nativité, elle était comme hors de soi et disait plusieurs belles choses sur l'enfance de Notre-Seigneur, répétant plusieurs fois : Il s'est fait petit pour nous apprendre à devenir petits ; quand sera-ce que nous serons petits ? Elle passait beaucoup de temps en oraison à la crèche, durant les six semaines entre la fête de la Nativité et celle de la Purification. Elle incitait à honorer ce temps que le Fils de Dieu a été dans l'impuissance, pour notre amour ».

Madame Acarie s'est éteinte au Carmel de Pontoise, dans les jours de Pâques 1618, à 54 ans, en odeur de sainteté. C'est le cas de le dire : en effet les témoignages abondent de religieuses, d'ecclésiastiques, d'ouvriers maçons, d'habitants de Pontoise, sur des manifestations d'odeurs suaves et inexplicables auprès de sa tombe et lorsqu'elle fut ouverte, comme alentour, dans le couvent. La population de la ville la considérait comme sainte. Des guérisons eurent lieu à son intercession. Dès 1621, sa vie fut publiée par M. Duval qui l'avait connue, depuis l'hôtel Acarie et suivie dans sa vocation. Les procès pour sa canonisation furent ouverts. Le procès apostolique, à Rome, connut des traverses. Des pièces de procédure furent interceptées à partir de 1633. Le contexte politique, l'action de Richelieu contre les « dévots », sa politique anti-espagnole, la mort de Bérulle dès 1629, l'exécution du Maréchal de Marillac peuvent expliquer l'arrêt mystérieux d'une affaire qui paraissait en bonne voie. Il revint à Pie VI de proclamer bienheureuse Marie de l'Incarnation, en juin 1791 et dans un autre contexte : celui où la constitution civile du Clergé allait faire entrer dans la persécution les catholiques fidèles au Pape et faire monter les carmélites à l'échafaud.

En 2004 a été célébré le 4ème centenaire de l'introduction du Carmel réformé en France. La restauration du clergé a suivi. L'OS a choisi Madame Acarie parmi ses patrons. Pourquoi ne serait-elle pas canonisée ? Cela ne changera rien sans doute à sa gloire au ciel, mais peut nous éclairer et nous soutenir, dans l'Église militante ici-bas pour la nouvelle évangélisation qui, aujourd'hui comme hier et demain, est toujours à faire.

N.B. : Sous l'égide du Carmel de Pontoise, une publication a été faite sur la spiritualité de Madame Acarie. Il s'agit d'une présentation des paroles de la Bienheureuse, de ses dits spirituels, tels qu'ils résultent des témoignages recueillis aux procès en vue de la canonisation :

« Madame Acarie, une "petite voie" à l'aube du grand siècle », par Philippe BONNICHON. Préface de Monseigneur Claude DAGENS. Editions du Carmel. Collection "Carmel vivant" (33 avenue Jean Rieux - 31500 Toulouse), 206 pages, 15 euros.

VI. Notes

(1) Cette métaphore, au fond indécente, est du Père Garasse : je donne pour que l'on me rende...

(2) Rappelons que le catholicisme est alors persécuté en Angleterre où les missionnaires sont martyrisés.

(3) Celle-ci, Andrée Levoix, sera la première française à prendre l'habit du Carmel thérésien.

(4) Le terme sonne péjorativement depuis le « Tartuffe » et la fin du XVIIème siècle. Ce n'est pas le cas à l'époque. Il signifie que l'on s'efforce de vivre, là où l'on est, la perfection de la vie chrétienne ; voir l'Introduction à la vie dévote, de Saint François de Sales, justement : un des plus grands succès de librairie en France, jusque vers 1950.

(5) Il est enfin parti de Valladolid, avec les 1ères religieuses, compagnes de Ste Thérèse, choisies pour venir en France.

(6) La Flandre appartient alors à l'Espagne. M. de Brétigny veut aussi fonder en Belgique et y parviendra.

(7) Fille d'un Spinola et d'une princesse de Bavière, venant d'une nation ennemie de la France, elle pourrait susciter craintes ou réticences qui fassent obstacle à une transplantation en France. « Vous avez raison de craindre de l'Espagne et de celles de cette qualité », écrit Bérulle.

(8) Ainsi, les novices de Pontoise, sans grande instruction, comprendront-elles finalement leur mère prieure qui leur parle en castillan, sa langue maternelle. C'est, d'après Bérulle, un vrai miracle ; un de plus, dira-t-on.

(9) Sujets espagnols, ils n'auraient pu, alors, s'établir en France, pour y créer comme une enclave spirituelle étrangère dans le Royaume.

(10) On dit qu'avant de jouer, il réservait une somme d'argent qu'un de ses serviteurs portait chez Mme Acarie pour l'aider dans ses charités.

(11) Il en va de même, sa vie durant, en beaucoup de ses entreprises. Mais sa confiance inébranlable dans la Providence n'a jamais été déçue.

(12) Bérulle, qui recevra le chapeau de Cardinal, ne cherchera jamais la consécration épiscopale, voulant prêcher d'exemple et rester « simple » prêtre, doté par l'ordination du pouvoir confondant de rendre Jésus-Christ présent, vrai Dieu et vrai homme.